

Antoine Gérin-Lajoie

Le jeune Latour

Tragédie en trois actes

BeQ

Antoine Gérin-Lajoie
(1824-1882)

Le jeune Latour

Tragédie en trois actes

La Bibliothèque électronique du Québec
Volume 184 : version 1.0
Juillet 2002

Romancier, essayiste, historien, rédacteur, traducteur et fonctionnaire, Antoine Gérin-Lajoie (1824-1882) naît à Yamachiche, au Québec. En 1837, il s'inscrit au Collège de Nicolet, où il est encouragé par le futur historien du Canada, l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland. Il est jeune collégien lorsqu'il écrit ses premières poésies, et son *Canadien errant*, ainsi que sa tragédie en trois actes *Le Jeune Latour* paraissent dans les journaux à partir de 1844.

Gérin-Lajoie étudie le droit à Montréal (1844-48) et participe à la fondation du Canadian Institute. Devenu avocat en 1848, il s'intéresse à la fois à la politique et à la littérature. Il rédige, en 1851, son *Catéchisme politique*, manuel pratique traitant des institutions politiques du Canada, et fait un stage en journalisme à *La Minerve* jusqu'en 1852, moment où il devient traducteur à l'Assemblée législative. En 1856, il est nommé bibliothécaire-adjoint du Parlement et devient le principal auteur du *Catalogue de la Bibliothèque du Parlement* (1857-1858). Revenu à Québec, il participe activement à la vie littéraire pendant les années 1860. Il est le fondateur des deux revues littéraires *Les Soirées canadiennes* (1861) et *Le Foyer canadien* (1863), où paraissent ses deux romans : *Jean Rivard, le défricheur* (1862) et *Jean Rivard, économiste* (1864). Après sa mort, son ouvrage *Dix ans au Canada, de 1840 à 1850* (1888), l'histoire de l'établissement du gouvernement responsable, est publiée et constitue le sommet de son oeuvre.

<http://www.nlc-bnc.ca/9/12/p12-253-f.html>

Note dans le *Répertoire national*

« Voici ce qui fait le sujet de cette tragédie:

Pendant que les Anglais se rendaient maîtres de Québec et du Canada, le capitaine Daniel, de Dieppe, les chassait du port aux Baleines, sur les côtes de la Gaspésie, et un jeune officier nommé Latour leur résistait au Cap de Sable, le seul poste, à peu près, qui restât alors aux Français dans l'Acadie. Le père de ce jeune officier, qui s'était trouvé à Londres, pendant le siège de La Rochelle, et y avait épousé en secondes noces, une des filles d'honneur de la reine, avait promis au gouvernement anglais de le mettre en possession du poste où commandait son fils, et sur cette promesse, on lui donna deux vaisseaux de guerre, sur lesquels il s'embarqua avec sa nouvelle épouse.

Arrivé à la vue du Cap de Sable, il se fit débarquer, et alla seul trouver son fils, à qui il fit un exposé magnifique du crédit dont il jouissait à la cour d'Angleterre, et des avantages qu'il avait lieu de s'en promettre. Il ajouta qu'il ne tenait qu'à lui de s'en procurer d'aussi considérables; qu'il lui apportait l'ordre du Bain, et qu'il avait pouvoir de le confirmer dans son gouvernement, s'il voulait se déclarer pour sa majesté britannique.

La surprise du jeune commandant fut extrême: il dit à son père qu'il s'était trompé, s'il l'avait cru capable de trahir son pays; qu'il faisait beaucoup de cas de l'honneur que le roi d'Angleterre voulait lui faire, mais qu'il ne l'achèterait pas au prix d'une trahison; que le monarque qu'il servait était

assez puissant pour le récompenser de manière à ne lui pas donner lieu de regretter d'avoir rejeté les offres qu'on lui faisait; et qu'en tout cas, sa fidélité lui tiendrait lieu de récompense.

Le père, qui ne s'était pas attendu à une pareille réponse, retourna aussitôt à son bord. Il écrivit le lendemain, à son fils, dans les termes les plus pressants et les plus tendres; mais sa lettre ne produisit aucun effet. Enfin, il lui fit dire qu'il était en état d'emporter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par ses prières; que quand il aurait débarqué ses troupes, il ne serait plus temps pour lui de se repentir d'avoir rejeté les avantages qu'il lui offrait, et qu'il lui conseillait, comme père, de ne pas le contraindre à le traiter en ennemi.

Ces menaces furent aussi inutiles que l'avaient été les sollicitations et les prières. Latour, le père, en voulut venir à l'exécution: on attaqua le fort; mais le jeune officier se défendit si bien qu'au bout de deux jours, le commandant anglais, qui n'avait pas compté sur la moindre résistance, et qui avait déjà perdu plusieurs soldats, ne jugea pas à propos de s'opiniâtrer davantage à ce siège. Il le déclara à Latour, père, qui se trouva fort embarrassé: comment, en effet, retourner en Angleterre, et s'exposer au ressentiment d'une cour qu'il avait trompée? Quant à son pays natal, il ne pouvait songer à y entrer, après l'avoir voulu trahir. Il ne lui resta d'autre parti à prendre que de recourir à la générosité de son fils: il le pria de souffrir qu'il demeurât auprès de lui; ce qui lui fut accordé. »

(Hist. du Canada par M. Bibaud.)

Le jeune Latour

Tragédie en trois actes

Personnages

Le père, père du jeune Latour.

Roger, le jeune Latour, gouverneur du Cap de Sable.

Richard, ancien précepteur de Roger, et ami du père.

Raymond, commandant des troupes de Roger au Cap de Sable.

Pamphyle, ami de Roger.

Garakonthié et **Wampun**, deux chefs iroquois supposés se trouver alors au Cap de Sable.

La scène se passe dans une des maisons du jeune Latour, au Cap de Sable.

[La pièce débute par le chant suivant qui se fait entendre derrière le rideau.]

Chanson

Air: Un jour pur éclairait mon âme.
Je ne recherche que ta gloire
Et ton bonheur, ô mon pays,
Que les palmes de la victoire
Couronnent le front de tes fils!
Jeune guerrier, l'amour m'enflamme,
Mais connaissez-vous mon amour?
Ah! j'aime, tu le sais, mon âme,
Le sol où j'ai reçu le jour.

Qu'un autre chante sa folie
Et les attraits de son Iris,
Moi, je chanterai ma patrie,
Elle seule aura mes souris.
Je veux lui conserver ma flamme
Et lui faire à jamais la cour,
Car j'aime, tu le sais, mon âme,
Le sol où j'ai reçu le jour.

Pour elle, autrefois dans les plaines
Nos aïeux ont versé leur sang,
Ils ont su repousser les chaînes,
Moi, je veux soutenir leur rang.
Et si mon pays me réclame,
Je saurai périr à mon tour,
Car j'aime, tu le sais, mon âme.
Le sol où j'ai reçu le jour.

Acte premier

Scène I

Le père, seul.

Mon sort est bien cruel! père trop malheureux!
Pourquoi pèse sur moi la colère des cieux?...
Depuis plus de deux jours mes démarches sont vaines...
N'est-ce donc pas mon sang qui coule dans ses veines?...
Pleurs, prières, soupirs, rien ne le peut toucher,
À toutes mes raisons il est comme un rocher...
(Raymond et Richard entrent.)

Scène II

Le père, Richard, Raymond.

Richard

L'équipage, seigneur, va se lasser d'attendre.
En nous quittant au port vous nous faisiez entendre
Qu'avant que le soleil eut ramené le jour,
Déjà sur vos vaisseaux vous seriez de retour.
Deux jours se sont passés dans une vaine attente.
Mais, lorsque devant vous enfin je me présente,
Qu'aperçois-je?... d'où vient cette sombre pâleur?
Ce regard où sont peints le trouble et la douleur?
Vous qui naguère encor rayonnant d'allégresse

Et montrant la gaîté d'une heureuse jeunesse,
Ne rêviez plus qu'amour, que bonheur et plaisirs!
L'inconstante fortune en trompant vos désirs,
Vous a-t-elle surpris au sein de votre joie?
À quels soucis cuisants vous paraissez en proie!...
Ah! parlez, si je puis vous prêter du secours,
Je suis prêt à le faire aux dépens de mes jours.

Raymond

Dites-nous le malheur que votre coeur déplore.
Nous vous servions jadis, commandez-nous encore.
Que voulez-vous de moi? puis-je vous soulager?
Sachez que je peux tout par l'ordre de Roger.

Le père

Que votre dévouement me pénètre et me touche!
Mais vous ne pourrez point entendre de ma bouche
Le récit d'un malheur qui vous ferait trembler.

Richard

Quoi! votre fermeté peut-elle s'ébranler!
Ah! ne suspendez plus cette attente importune;
Parlez, je veux avoir part à votre infortune.

Raymond

Le ciel a-t-il sur vous exercé sa rigueur?
Votre nouvelle épouse a-t-elle, par malheur,
Éprouvé quelque peine au sein de ses délices?

Le père

Cessez, ces souvenirs sont pour moi des supplices;
Je vous avouerai tout. Vous savez le dessein
Qui m'a fait aborder dans ce pays lointain.
Albion possédait, dans sa cour magnifique,
Une jeune beauté dont l'air doux et pudique
Attira mes regards et captiva mon coeur.
Je l'aimais, de sa main je briguai la faveur.
Pour l'avoir, il fallut promettre à l'Angleterre
De soumettre à ses lois ce cap, ce coin de terre
Que mon fils gouvernait pour un peuple étranger.
J'espérais tout pour lors de la part de Roger.
Je partis d'Albion; mon épouse chérie
Pour me suivre quitta ses amis, sa patrie,
Ce lieu de son enfance à son âme si cher,
Et brava comme moi les dangers de la mer.
Devait-elle déjà sacrifier sa vie!
Nous voguâmes longtemps, lorsqu'enfin l'Acadie
Nous vit mettre le pied sur ses bords malheureux.
Notre ivresse était grande, et nous pleurions tous deux;
Aussi, vous le savez, quelle réminiscence
Pouvait troubler alors notre douce espérance?
Les plaisirs, le repos s'offraient de toutes parts,
Un heureux avenir enchantait nos regards.
Pourtant le croiriez-vous?... jouissance éphémère!...
Ô cruel souvenir!... fatal titre de père!...
Mon fils, mon propre fils, plein d'inhumanité,
Se révolte soudain contre ma volonté!

Raymond

Ô Dieu! qu'ai-je entendu! Roger vous est contraire!
Roger ravale ainsi le nom sacré de père!
Il ne veut point livrer le fort entre vos mains!
Ciel! moi qui le croyais le plus doux des humains.

Richard

Et quoi! Roger, seigneur, refuse de souscrire...

Le père

Oui, chers amis, ma bouche a peine à vous le dire,
Mon repos est fini, mon bonheur enchaîné;
Je suis inconsolable, abattu, consterné?...
Ingrat... pour lui mon coeur était plein de tendresse,
Des plus rares bienfaits je l'ai comblé sans cesse.
Et pour tout mon amour, funeste illusion,
Je ne jouirai point de son affection!
Le devoir, selon lui, doit vaincre la nature,
Et mon juste désir lui paraît une injure;
La fortune, les rangs, les honneurs, tout enfin,
Ce coeur altier le voit avec un fier dédain.
« Je veux être, dit-il, fidèle à ma patrie,
« Vous pouvez sur le champ sortir de l'Acadie. »
À ce mot dans mon corps tout mon sang s'est glacé;
Je restai stupéfait, et mon coeur fut brisé;
Je demeurai sans voix.

Richard

Ma surprise est extrême,

Et comme vous, seigneur, je suis hors de moi-même,
Votre fils... mon élève a trompé vos desseins!...
Il est flétri cet arbre arrosé par mes mains,
Dont les rameaux croissants, d'une ombre salubre
Devaient couvrir un jour votre famille entière;
L'avais-je donc formé pour un but si fatal?

Le père

Non, vos leçons, Richard, n'ont produit rien de mal.
Tant qu'il fut sous vos yeux son âme vertueuse
Envers moi se montrait soumise et généreuse;
Mais depuis son départ, quelque monstre cruel
À sans doute changé son heureux naturel.
Que faire?... il faut pourtant vaincre sa résistance;
Parlons, mais si ma voix demeure sans puissance,
Il faudra que mon bras vienne à s'appesantir
Sur celui que mon cœur ne cesse de chérir;
Car souffrirais-je enfin que Roger soit mon maître?
À son ordre suprême irais-je me soumettre?
Un père dont la tête est presque en cheveux blancs,
Baiserait-il les pieds de l'un de ses enfants?

Raymond

Et c'est pourtant ce fils dont la vertu si pure
Faisait tout votre espoir.

Richard

Seigneur, qu'on se rassure;
Bien que de ses vertus il ait terni l'éclat,

Il reviendra sans peine à son premier état.

Raymond

Vous pouvez le changer; l'infortune le touche;
Parlez, et vous allez entendre de sa bouche
Ces mots tant désirés: « Je vais combler vos vœux,
« Soyez heureux, content, mon père, je le veux.
« Je vous donne ce fort; que votre roi commande. »
Vous allez voir ainsi remplir votre demande.
Votre fils est trop noble, il a trop de vertus
Pour persister longtemps dans ce cruel refus.

Le père

À frustrer mes désirs sa langue est obstinée.

Richard

Non, n'appréhendez rien de votre destinée,
Recouvrez l'espérance; on va vous secourir
Il faudra bien enfin qu'il se laisse fléchir.
C'est moi qui l'ai formé, son cœur n'est point de roche.
Je vous réponds de tout, et le moment approche
Où vous verrez, seigneur, combler tous vos souhaits.
Bannissez vos chagrins, je suis sûr du succès.

Le père

« Je puis tout espérer, » oh! que cette parole
Sait calmer mes chagrins, m'anime et me console!
Au milieu de ses maux, l'homme espère toujours:
L'espérance est souvent son unique secours.

C'est elle qui ranime en ce moment ma vie,
Qui répand les douceurs dans mon âme affaiblie.
De mon état présent je demeure confus;
Roger, j'ai donc à tort méprisé tes refus!
Ô vous, coeurs généreux, vous me rendez la vie.
Mais toi, que te dirai-je, ô ma moitié chérie,
Toi qui devant l'autel, en m'accordant ta main,
Voulus jusqu'à la mort partager mon destin!
Non, tu ne sauras pas la cause de ma peine,
Car à ce mot peut-être une douleur soudaine
Viendrait, ô désespoir, t'arracher de mes bras
Et me donner à moi le plus cruel trépas.
Allez, à vos désirs si Roger veut se rendre,
Accourez aussitôt en secret me l'apprendre.

Richard

Non, je demeure ici; priez-le de venir,
Dites-lui que Richard voudrait l'entretenir.
Allez, dans vos desseins il faut que je l'entraîne,
Sur lui ma voix sera puissante et souveraine,
Quelque endurci qu'il soit, je veux dompter son coeur,
Et je vous jure à vous que j'en serai vainqueur.

Raymond

Et moi, de mon côté, je veux vous être utile;
Quand Roger, pour agir, consultera Pamphyle,
Sans paraître pour lors connaître vos projets,
Je pourrai seul dans l'ombre épier ses secrets.

(Le père et Raymond sortent.)

Scène III

Richard, *seul.*

Lorsqu'autrefois Roger croissait en ma présence,
Il était envers moi rempli d'obéissance,
Doux, sage, officieux, sensible, complaisant,
Plein de respect, d'amour, surtout reconnaissant.
Ne le serait-il plus? Non, je ne puis le croire.
Roger était trop grand, il aimait trop la gloire.
Pourrait-il aujourd'hui, pour la première fois
Refuser d'obéir en entendant ma voix?
Non, ce coeur généreux que la grandeur élève...
(Pamphyle entre.)

Scène IV

Richard, Pamphyle.

Pamphyle

Je suis le confident de votre ancien élève,
Et je viens de sa part savoir vos volontés,
Ou daignez un moment vous rendre à ses côtés.

Richard

Il ne lui plaît donc pas de venir en personne?

Pamphyle

Pardonnez-lui, Richard, le trouble l'environne.
Il voit devant ses yeux son père tout en pleurs,
Dont il s'efforce en vain de calmer les douleurs.
Ah! jugez de sa peine en présence d'un père
Qui pleure... et qu'il ne peut cependant satisfaire.

Richard

Il pleure, et c'est son fils qui l'afflige à ce point,
Il pourrait être heureux, mais Roger ne veut point.
Qu'il faut être cruel!

Pamphyle

Il est tel qu'il doit être.
Il n'en faut pas juger avant de le connaître.
Moi, je sais, croyez-m'en, ce qu'il fait, ce qu'il dit.
Loin d'oublier son père, il l'aime, il le chérit;
Mais soyez assuré que son âme est trop grande
Pour qu'elle satisfasse une injuste demande.

Richard

Il est, dit-on, rigide, impérieux, hautain,
Pour tout dire, en un mot, c'est un fils inhumain.

Pamphyle

Non, non, mais il est ferme et maître de lui-même,
Il peut tout immoler à son devoir suprême.
Apprenez-le, Richard, tout cède à son devoir.
Il est juste; oui, celui que vous peignez si noir,

Cet enfant, selon vous, et dur et sanguinaire,
Est, selon moi, cet homme indépendant, austère,
Qui, quand sur lui les monts tombent avec fracas,
Debout, reste tranquille et ne chancelle pas.
Il s'est vu mille fois menacé du supplice,
Sa langue n'a jamais prononcé l'injustice.
Il n'a qu'une parole, et quand il dit: je veux,
N'espérez rien de plus; car la terre et les cieux,
L'univers croulerait, ou changerait de place,
Il redirait encore: oui, je veux qu'on le fasse.
C'est qu'avant de parler il a longtemps pensé,
Il a bien réfléchi, bien senti, bien pesé.
Après cela sa bouche, avec indépendance,
Sait prononcer tout haut, ce que son âme pense.
Il n'est point en effet de ces êtres vendus,
Qui pour servir un maître en tout temps assidus,
Prostituant pour lui leurs votes mercenaires,
Immolent lâchement à leurs honteux salaires,
Leur liberté, leurs droits, leurs frères, leur pays,
Leur conscience enfin digne d'un si bas prix:
Ceux-là sont à ses yeux des idoles de boue.

Richard

Mais du plus saint devoir ce grand homme se joue;
La vertu qui de l'âme annonce la grandeur,
La vertu filiale est bien loin de son coeur.

Pamphyle

Puisque vous le voulez, croyez cette imposture.
Mais pour moi je l'estime et l'aime sans mesure.

Son caractère ferme est celui d'un Brutus,
Sa sublime équité celle d'un Régulus.
Son courage en tout temps va jusqu'à l'héroïsme.
Enfin je trouve en lui le vrai patriotisme,
Et le crois à l'égal de ces fameux romains...

Richard

Eh bien, rendez-lui donc tous les honneurs divins,
Mais n'allez pas penser que jamais je m'abaisse
Devant ce demi-dieu; non, je vous le confesse,
J'encenserais plutôt le plus lâche assassin,
Un scélérat, un traître, un parricide enfin.

Pamphyle

Vous méconnaissez donc la grandeur véritable,
La seule, à mon avis, qui ne soit méprisable.

Richard

Cruel adulateur, vous l'approuvez en tout.

Pamphyle

Je veux, sans le flatter, l'approuver jusqu'au bout.

Richard

Malheureux! vous avez...

Pamphyle

Que pensez-vous encore?

Richard

Produit ces sentiments que votre coeur adore.
(Le père revient.)

Scène V

Le père, Richard, Pamphyle.

Le père

Je m'en viens vous revoir, mes fidèles amis.

Richard

Pourquoi n'avez-vous pas emmené votre fils?
N'importe, je n'ai pu le voir en ma présence,
Mais de tout ce qu'on fait j'ai pleine connaissance.
De vils adulateurs, esprits malicieux,
Ont perverti son âme et l'ont rendu comme eux.
Ces dangereux serpents en tous lieux l'entourent,
Et de leur noir venin sans cesse l'empoisonnent.

Le père

Que dites-vous? Richard; des esprits infernaux
Inspirent à Roger leurs principes brutaux!
Ils trament contre moi quelque funeste brigue?
Mortel infortuné!... le monde entier se ligue
Pour me précipiter dans le fond des malheurs...

Que leur ai-je donc fait à ces barbares coeurs?...
N'était-ce pas assez?... ah! Richard, que ne puis-je
M'informer de leur nom, connaître leur prestige,
Je leur ferais sentir le poids de mon courroux.

Richard

J'en connais un, seigneur, il est auprès de vous.

Pamphyle

J'ai toujours soutenu, je soutiendrai sans cesse
Que votre fils pour vous doit garder sa tendresse;
Mais qu'il agirait mal en vendant ce pays,
N'importe l'acheteur, et n'importe à quel prix.

Le père

Vous êtes ce méchant, cet homme impitoyable
Qui du coeur de mon fils corrupteur misérable
Le rendez insensible et semblable à l'airain?
Soyez donc satisfait de mon triste destin!

Pamphyle

Roger est tel encor qu'il fut dans sa jeunesse.
Vous vous imaginez qu'il n'a plus de tendresse,
Lorsque, malgré vos pleurs, vos plaintes, vos soupirs,
Il ne veut point se rendre à d'injustes désirs;
Ah! désabusez-vous, car, si dans son enfance,
Vous l'eussiez invité d'aller trahir la France,
Il aurait répondu: « cher auteur de mes jours,
« Moi, j'oserais trahir la France... mes amours...

« Non, j'aime mieux la mort... »

Le père

Pamphyle, je vous prie,
Cessez, laissez en paix cette vieille patrie.
Richard, allez vous-même, allez chercher Roger.
(Richard sort.)

Scène VI

Le père, Pamphyle.

Pamphyle

À manquer à sa foi pouvez-vous l'obliger?
Non, non, c'est envers l'âme user de violence
Que de forcer quelqu'un contre sa conscience
À s'arracher des mains un dépôt confié.
À garder son serment Roger s'est cru lié,
Il l'a fait, d'un héros reconnaissez la marque.
Pensez-vous que, trompant la France et son monarque,
Et d'une main coupable, à ses fiers ennemis,
Roger vendra sa foi, ses armes, son pays?
Et cela pour l'amour d'un père qui l'exige!
Que serait-il après?... déshonoré... que dis-je!...
Ennemi de son roi qu'il aurait déserté,
Par un maître nouveau peut-être rejeté;
On le désignerait sous le seul nom de traître,
Et ce serait ainsi qu'il faudrait le connaître.

Le père

Oh! s'il voulait servir l'intérêt d'Albion,
Que de trésors seraient en sa possession!

Pamphyle

Les trésors ne sont rien pour un cœur magnanime.
Savez-vous ce qu'il veut? c'est l'honneur et l'estime.
Lorsque son bras vaillant combat ses ennemis,
C'est l'honneur qu'il recherche et non pas le mépris.
Mais je me tais, que sert de vous répondre encore?
Quant à votre dessein, sachez que je l'abhorre,
Le meurtre à mes regards offrirait moins d'horreur.
Votre fils va venir, sondez encor son cœur:
Il dira mieux que moi combien ce cœur déteste
Vos principes pervers, votre dessein funeste.
Tâchez de le convaincre et forcez son esprit.
Mais non, de vos efforts déjà Roger se rit:
Il ne changera pas, je connais trop son âme.
Si d'un côté l'amour pour son père l'enflamme,
D'une autre part aussi je crois apercevoir
Sa fermeté marquée au coin de son devoir.
De cette grandeur d'âme, au lieu d'être la cause,
Loin de vouloir, seigneur, lui dire quelque chose,
Je retiendrai ma voix, et tous mes sentiments
Lui seront inconnus jusqu'aux derniers moments.
Ne craignez rien de moi, je saurai bien me taire.
Il ne tardera pas. Je vais vous laisser faire,
Ou si vous l'aimez mieux, je pourrai m'absenter
Et dans ce salon seul avec lui vous quitter.

Le père

Éloignez-vous d'ici; le moindre signe, un geste,
Pourrait avoir pour nous un résultat funeste.
Pour le rendre inflexible un seul mot suffirait;
C'est peut-être de vous que dépend notre arrêt.
Voyons, quelqu'un s'avance; éloignez-vous, Pamphyle,
Partez, car devant vous tout serait inutile.

(Pamphyle sort.)

Voilà Roger qui vient... mais non... ce n'est pas lui.

(Raymond rentre.)

Scène VII

Le père, Raymond.

Le père

Ah! c'est encor Raymond, mon soutien, mon appui,
Mon ancien lieutenant lorsque, dans ma contrée,
D'un souverain français la puissance abhorrée
Sous son sceptre de fer nous tenaient asservis.
Faut-il donc qu'à Roger vous demeuriez soumis!
Cher ami, devant moi si le ciel vous fait rendre,
Nous pouvons nous parler: dites, dois-je m'attendre
À recevoir de vous quelques rayons d'espoir?
Je suis impatient, Raymond, de le savoir.

Raymond

J'ai vu Roger, seigneur, et puisqu'il faut le dire,
Je le crois un grand homme, et déjà je l'admire;
Et s'il voulait enfin par un heureux retour,
En comblant vos désirs vous montrer son amour:
Si je voyais en lui la vertu filiale
De ses autres vertus paraître la rivale,
Et briller dans ce coeur comme sa fermeté,
Sa sublime justice, et sa noble fierté,
Son zèle pour son roi, son amour de la gloire,
Sa grandeur d'âme enfin... ah! j'oserais le croire,
Au-dessus des héros, de ces hommes fameux
Dont les noms aujourd'hui s'élèvent jusqu'aux cieux,
Pour y porter la gloire et la grandeur humaine...

Le père

Ah! sa vertu, Raymond, n'est qu'une vertu vaine;
Il n'est point vertueux, vous pouvez l'affirmer,
Car j'ai déjà tout fait pour m'en faire estimer.

Raymond

Tandis que votre fils s'occupe de défense,
Et parcourt les remparts, tout plein de l'espérance
De conserver au roi ce précieux dépôt,
Seigneur, à ses genoux jetez-vous aussitôt.

Le père

Mais si Roger toujours dans son refus s'obstine,
Si, malgré ma prière, un faux orgueil l'incline

À fermer, par malheur, l'oreille à mes avis
Pour écouter la voix de quelques faux amis...

Raymond

Alors que vos soldats débarquent au rivage,
Rassemblez, dès ce soir, les gens de l'équipage.
Armez-les, et soudain envahissez le fort;
Les ombres vous mettront à l'abri de la mort.
C'est là le seul moyen que j'ose vous soumettre;
Encor n'est-il pas sûr, et je ne puis promettre
Que vous réussirez au gré de vos souhaits.

Le père

Je dois donc avant tout ne chercher que la paix?

Raymond

Oui, seigneur, autrement, de tristes destinées
Pourraient s'appesantir sur vos vieilles années...

Le père

Chut! le voici...

(Roger entre avec deux sauvages et Richard; Raymond s'esquive.)

Scène VIII

Le père, Richard, Roger, Garakonhié, Wampun.

Roger

Voici le chef des Iroquois,
C'est cet homme fameux dont le nom, les exploits,
L'adresse, la valeur, la fine politique
Sont aujourd'hui connus dans toute l'Amérique:
C'est Garakonhié. Dans mille occasions
Il ramena la paix au sein des nations.
Par sa dextérité, par son adroit génie,
Mon père, voulez-vous qu'il nous réconcilie?
Wampun, ce vieux guerrier, ce héros de nos bois,
Seconde aussi mes vœux.

Wampun

Amis, plus de cent fois
Ma cabane m'a vu revenir des batailles,
Et de mille ennemis j'ai fait les funérailles.

Garakonhié

Moi, le sang autrefois rougit mon tomahawk,
Mais la main de la paix l'a jeté dans le lac.

Le père

Mais ces héros, mon fils, si leur justice est pure,

Ont-ils permis jamais d'outrager la nature?

Roger

Non, mon père, jamais: leurs parents sont toujours
Après le sol natal leurs plus chères amours,
Ils aiment tendrement l'auteur de leur naissance.

Richard

Roger...

Roger

Cher précepteur, oh! ma reconnaissance
Ne saurait oublier quels furent vos bienfaits.
Votre mémoire en moi ne périra jamais,
Jusqu'à mon dernier jour, dans le fond de mon âme,
Elle sera, Richard, gravée en traits de flamme.
Vous m'avez inspiré, dès mes plus jeunes ans,
L'amour de mon pays, l'amour de mes parents,
Ce trésor des bons coeurs, cette vertu céleste.
Si j'ai quelque équité, si mon âme déteste
Le sacrilège impie et son discours trompeur;
Si mon oeil effrayé ne voit qu'avec horreur
Le fourbe, l'homme injuste, et ces âmes flétries
Qui trament en secret les noires perfidies;
Enfin si j'ai gagné l'estime de mon roi,
C'est à vous, cher mentor, à vous que je le dois.

Richard

Je vous aime, Roger, et je vous le confesse;

Mais je suis cependant accablé de tristesse.
En savez-vous la cause?... ô cruelle douleur...
J'ai su que l'on avait perverti votre coeur...
Que ce coeur autrefois et si noble et si tendre
S'est changé tout-à-coup, et ne veut plus se rendre
Aux désirs empressés de l'auteur de vos jours;
Et que malgré ses pleurs vous persistez toujours
À ne lui point céder ce que son droit de père
Vous ravira bientôt dans sa juste colère.

Roger

Si mon père consent à me laisser parler
Je pourrai vous répondre avant de m'en aller.

Le père

Ô Roger, voudrais-tu renouveler ma peine?
Chers amis, néanmoins s'il faut que je vous gêne,
Parlez; peut-être aussi que de cet entretien
Dieu fera par bonheur résulter quelque bien...

Garakonthié

Roger, prends garde à toi, le grand roi de la terre
Sur les enfants ingrats fait gronder le tonnerre.

Roger

Ô mes amis! cessez d'aggraver mes tourments,
Soyez plutôt témoins de tous mes sentiments.
Sachez qu'il m'est cruel de ne pouvoir encore
Contenter le désir d'un homme que j'honore.

Mon père me connaît; il n'en saurait douter,
Je le chéris autant qu'avant de le quitter.
Il connaissait alors quelle était ma tendresse;
Aujourd'hui, pourquoi donc m'accuser de bassesse?
Mais n'importe, mon coeur le chérira toujours,
Et quand même il faudra pour conserver ses jours
D'un zèle trop ardent risquer d'être victime,
J'affronterais les feux, je braverais l'abîme;
Plein de crainte et d'amour, ne sachant résister,
Pour le sauver, partout on me verrait jeter.
Oui, si je vous voyais terrassé par la rage
D'un animal féroce ou d'un monstre sauvage,
Pour apaiser sa faim et conserver vos ans,
J'irais m'offrir moi-même à ses cruelles dents.
Enfin, demandez-moi tout ce qui se peut faire
Sans altérer les traits d'un noble caractère,
Parlez, je vous le jure à la face des cieux,
Mon père, en l'accordant, je serai trop heureux.

Richard

Mais l'amour filial peut-il avoir un terme?

Roger

Oui, certes, je le pense, et je dois rester ferme,
Si pour plaire à l'objet de mon affection
Je ne suis qu'un ingrat envers ma nation;
S'il faut perdre ma gloire, à tant de frais acquise,
Exposer le succès d'une noble entreprise,
Trahir une patrie et ne la plus revoir,
Enfin, s'il faut manquer au plus sacré devoir.

Le père

Roger, tu vas trop loin; ce coin de l'Acadie,
Ce terroir hérissé, ce sol de barbarie
Que la France naguère a commis à ton bras,
Voilà ce que je veux: ne me rebute pas.
J'ai soigné ton enfance, et pendant vingt années
Mes soins te préparaient d'heureuses destinées.
Ô gage si chéri de mon premier amour,
Quand j'ai perdu ce sein qui t'a donné le jour,
Ah! oui, je m'en souviens, quand ta mère expirante
Me pressa sur son coeur de sa main défaillante,
Et voulut m'embrasser pour la dernière fois,
Elle pleura longtemps, et sa mourante voix
Proféra pour adieu cette seule parole:
Mon cher époux, je meurs... que Roger te console...
Ô Roger... ô mon fils... regarde vers les cieux!
Ta mère y prie encor, rends-toi donc à mes vœux,
Toi qui dois m'adoucir les peines de ce monde...

Roger

Ah! cessez, ma douleur est déjà trop profonde.
Ne pleurez plus, pourquoi chercher à m'attendrir?
Je vous chéris encore et je veux vous chérir,
Et je ferai pour vous tout ce qu'on peut attendre
De l'ami le plus cher, et du fils le plus tendre.
Que voulez-vous de plus? pour avoir votre amour
Faudra-t-il mériter de ne plus voir le jour?

Garakonthié

Ton coeur est un grand coeur et tu n'es pas un traître.

Richard

Songez du moins, Roger, que votre père est maître.

Le père

Pense aux maux effrayants qui vont fondre sur toi;
Pense au bien que tu peux t'acquérir près de moi.

Roger

Vainement voudrait-on me déclarer la guerre,
En vain l'on m'offrirait le reste de la terre,
Non tant que je vivrai, ce fort et ce pays
Seront soumis, mon père, aux armes de Louis.

Le père

Où prends-tu, fils ingrat, une telle insolence?
Tu veux, je le vois bien, provoquer ma vengeance,
Tu voudrais m'irriter; cruel, ne sais-tu pas
Que mes vaisseaux au port sont remplis de soldats?

Richard

Réfléchissez, Roger... s'il faut que votre père
Fasse aux plus doux transports succéder la colère...
Mais non, songez plutôt, songez à son amour...
Peut-être il va demain vous quitter sans retour.
Ne vous abusez pas; vous lui devez la vie,

Lui refuseriez-vous ce coin de l'Acadie?
Mais il est temps, je crois, de prendre du repos.
La nuit qui des humains fait oublier les maux,
La nuit sur l'univers étend son noir empire;
Allons, reposons-nous, et que Dieu vous inspire
De pieux sentiments pendant votre sommeil,
Et faites-nous-en part après votre réveil.

Fin du premier acte

Chanson

Air: La Brigantine.

Ô perfidie,
Fuis loin de moi,
Puisque ma vie
N'est pas pour toi.
Ô France chérie,
J'irais te trahir!
Non, ma patrie,
Plutôt mourir.

Douce nature,
J'entends tes cris,
Ta voix si pure,
Ah! j'en frémis.
Mais, France chérie
Faut-il te trahir!
Non, ma patrie,
Plutôt mourir.

La mort apprête
Ses dards, ses feux,
Voilà ma tête
Devant ses yeux.
Car, France chérie,
Puis-je te trahir!
Non, ma patrie,
Plutôt mourir.

Acte second

Scène I

Le père, Richard, Raymond.

Le père

Je n'ai pu résister dans cette inquiétude,
Je veux enfin sortir de mon incertitude.
Le calme de la nuit règne encore en ces lieux,
Rien ne viendra troubler nos moments précieux,
Parlons en sûreté. Dites-moi que prétendre?
Albion envers moi sera-t-elle plus tendre?
Pourra-t-elle accorder un pardon généreux
À celui que son fils éloigne de ses yeux?
Non, chez ce peuple fier si je retourne encore,
Je serai rejeté, car je sais qu'il abhorre
Celui qui par malheur trompe ses intérêts.
J'ai prêté devant lui des serments indiscrets:
Mais, vous le savez tous, qui pouvait me restreindre?
De la part de Roger pouvais-je avoir à craindre,
Lui dont le naturel ainsi que les vertus
Excitaient des respects que je lui croyais dus?
Déception funeste! eh! n'est-ce pas un rêve?...
Peut-on penser ainsi de votre aimable élève?...
Ah! s'il venait, Richard, s'il venait devant nous
Abjurer ses serments, tomber à nos genoux...
Nous serions soulagés du poids qui nous accable.
Mais, non, ce fils cruel, non, cette âme indomptable,
Quand même je serais le plus puissant des rois,

Aimerait mieux périr que d'écouter ma voix.
Cruel renversement!... tant de trouble à mon âge!...
Pour ne pas succomber j'ai besoin de courage...
Être dans l'infortune, et presque sans amis!...

Raymond

Perdez-vous tout espoir? ah! seigneur, si mon fils,
Pour moi, comme Roger, devenait inflexible,
Je saurais parvenir à le rendre sensible;
Car à la voix du sang l'on ne peut résister,
Vous êtes père enfin et ne pouvez douter
Que Roger, malgré lui, n'exauce vos prières,
Si vos désirs, seigneur, lui semblent nécessaires.

Le père

Mais quand même il voudrait, cette foule d'amis,
Ces affreux conseillers dont il suit les avis,
Vous les verriez bientôt l'accabler de menaces,
Le faire revenir à ses premières traces.
Ces méchants contre moi lui prêtent leur appui.
Peut-être maintenant sont-ils auprès de lui:
Ils l'entourent sans cesse et le rendent féroce.

Raymond

Ne leur supposons point ce caractère atroce;
Je les connais, seigneur, ils sont hommes de bien.
En outre, votre fils ne les écoute en rien;
Il a son sentiment, et son âme trop grande
Ne peut jamais souffrir qu'un autre la commande.

Je ne puis m'empêcher de vous le dire encor:
Votre fils vers l'honneur a déjà pris l'essor.
C'est à ce noble objet que son coeur se dévoue.
Je ne puis le haïr, il faut que je l'avoue:
Je combats ses raisons, mais je l'aime en secret,
Sur moi tout ce qu'il dit produit plus d'un effet.
Sans y trop réfléchir je vous ai dit peut-être...

Richard

Oui, qu'il était pieux, Roger que j'ai vu naître,
Roger que j'ai formé, que mon coeur aimait tant.
Peut-être croit-il suivre en nous contrariant
L'ordre de son devoir et de sa conscience.
Ah! s'il en est ainsi, sortons donc du silence,
Détrompons-le, faisons les plus puissants efforts,
Montrons-lui sans délai ses erreurs et ses torts.

Le père

N'avons-nous pas choisi la route la plus sûre!
Nous avons fait parler la raison, la nature;
Ce fut en vain: Roger resta sourd à leurs voix.
Que faire maintenant? nous n'avons plus de choix,
Les armes, le combat, voilà notre refuge.
Je ne saurais souffrir que mon fils soit mon juge.
Et je vais lui montrer que je ne plierai pas.

Raymond

Seigneur, allez plutôt vous jeter dans ses bras,
Comme un père coupable implorer votre grâce.

Car je connais Roger; il défendra la place,
Et vos vaillants soldats, longtemps triomphateurs,
Trouveront des rivaux, peut-être des vainqueurs.
Le Canadien est brave; il donnera sa vie,
Pourvu qu'il soit fidèle à la mère-patrie:
Oui, l'enfant de ce sol est tout plein de valeur,
Le sang de ses aïeux bouillonne dans son coeur.

Le père

Sous l'effort du grand nombre il faudra bien qu'il plie.

Raymond

Mais soyez sûr au moins qu'il vendra cher sa vie.

Le père

N'importe, on sentira ce que peut mon courroux.

Richard

Mais, Roger... votre fils... Seigneur, y pensez-vous?

Le père

Ah! c'est lui, c'est Roger qui provoque mes armes,
Oui, c'est un fils chéri qui cause mes alarmes!
Mais, parlez, dites-moi tous vos pressentiments;
Pensez-vous que Roger gardera ses serments?
Malgré tant de refus puis-je avoir l'espérance
D'ébranler tant soit peu sa terrible constance?
Pour moi, je vous le dis, je crois voir clairement
Que tout restera vain sur un coeur si constant.

Quel est votre penser?

Richard

Vous n'avez rien à craindre.
Sans doute votre fils va se lasser de feindre,
Ses qualités, seigneur, n'auraient pu tant changer,
Et Roger, après tout, doit être encor Roger.

Raymond

Ainsi que votre ami je suis enclin à croire
Que Roger va bientôt vous céder la victoire.

Le père

S'il pense à son pays, je n'aurai plus besoin,
Pour le faire changer, d'employer aucun soin.
« À la France, dit-il, je veux rester fidèle,
« Et tant que je vivrai je ferai tout pour elle. »
Il tiendra sa parole et j'en suis assuré.

Raymond

Seigneur, au nom de père, à ce nom si sacré,
Que ne fera-t-il pas? qu'on lui répète encore.
Et si Roger dit vrai, si son coeur vous honore,
Il va, je vous le jure, exaucer vos désirs.

Le père

Ce mot excite en moi le plus doux des plaisirs,
Que ne puis-je, Raymond, en croire à ta parole!

Richard

Depuis longtemps, seigneur, votre coeur se désole,
Dans ce pénible état restera-t-il toujours?
Non, faisons tant enfin par nos pleurs, nos discours,
Que nous puissions fléchir cette âme trop altière.
Vous, Raymond, dites-lui de venir voir son père.
(Raymond sort.)

Scène II

Le père, Richard.

Richard

Tantôt nous serons prêts à partir de ce lieu,
Attendons un moment, nous saurons tout dans peu.

Le père

Oui, l'instant est venu, la fin de la journée,
Richard, va pour jamais fixer ma destinée.
Mon état est critique et de mon avenir
L'aspect encore voilé peut me faire frémir.
Si Roger me refuse, il faut qu'un des deux meure,
Et ce sera bientôt, ce sera dans une heure.
C'est un mot de mon fils qui va tout décider:
Je tremble en y pensant; en pourriez-vous douter?
Jusqu'ici le bonheur a marché sur mes traces,
Et depuis un long temps, ni perte, ni disgrâces
N'avaient troublé le cours de mes jours fortunés.

Pour moi seul les plaisirs ne semblaient point bornés:
Naguère un doux hymen, en couronnant ma flamme,
Au centre de l'ivresse avait porté mon âme.
En un moment, hélas! tout s'est évanoui,
Il ne me reste plus que des pleurs aujourd'hui.
(Roger entre.)

Scène III

Le père, Richard, Roger.

Le père

Roger, termine enfin mes soucis et ma peine,
Mon trop malheureux sort vers la tombe m'entraîne,
Si je meurs, c'est toi seul qui me feras mourir.
Ah! cette nuit encor, plein de ton souvenir,
Je n'ai pu fermer l'oeil, et des larmes amères
Sans cesse, malgré moi, tombaient de mes paupières.
Te plairas-tu longtemps à voir couler mes pleurs?
Roger, mets, je t'en prie, un terme à mes douleurs.

Roger

Ah! vous aussi, mettez un terme à ma souffrance!
De vous accorder tout que n'ai-je la puissance!
Malheureux!... je devais contrister vos vieux ans!
Qu'il m'est dur aujourd'hui d'être un de vos enfants!...
Mais pourquoi m'affliger?... non, le Dieu de justice
N'aurait pu me créer pour faire le supplice

De ceux dont la tendresse a soigné mon berceau;
Le Seigneur m'a formé pour un destin plus beau.
Il m'a dit: « Fuis, Roger, l'injustice et la honte,
« Pour faire ton devoir que ta volonté prompte
« Affronte les travaux, les dangers et la mort. »
En agissant ainsi dois-je plaindre mon sort!

Le père

Oses-tu proférer un aveu si bizarre?
Quoi! tu prétends qu'un fils, bien loin d'être barbare,
En donnant à son père un horrible trépas,
Serait juste?... ô mon fils, je ne te comprends pas.

Roger

Vous interprétez mal...

Richard

Ah! tout est inutile
Sur un coeur où l'amour ne trouve plus d'asile.
Car quelle autre raison pouvez-vous apporter?
Aux Français, il est vrai, ce pays peut rester.
Mais si vous l'aimiez tant, vous serait-il pénible
De le voir au pouvoir d'un monarque paisible?
Au pouvoir d'un royaume et d'une nation
Dont vous devez aimer la constitution?
Certes, vous le savez, les lois de l'Angleterre
Se sont fait admirer du reste de la terre;
C'est le plus beau travail qu'ait fait l'esprit humain,
On le regarde encor comme un présent divin.

Je ne cacherai pas que ce peuple rebelle
Leva de temps en temps sa bannière infidèle,
Et porta la révolte au sein de son pays.
Je connais qu'à son trône il n'est pas trop soumis.
Contraste singulier: les lois les plus sublimes
Furent souvent témoin de trahisons, de crimes,
De guerres, de forfaits, et de séditions.
Mais laissons tout cela... Roger, nous ne saurions
Imputer ces excès à des lois aussi sages;
Non, dans tous les pays, comme dans tous les âges,
Thémis n'a pu régner sans voir l'homme à ses yeux
Braver avec orgueil son front majestueux.

Roger

Mais si l'Acadien voulait enfin se rendre,
En servant les Anglais pourrait-il bien prétendre
À se voir gouverner comme la nation?
Peut-être n'aurait-il qu'un débile embryon
De ces sublimes lois qu'Albion préconise.
Et l'Acadie alors, loin de rester soumise,
Soulèverait la tête et ne pourrait souffrir
Qu'un superbe ennemi cherchât à l'asservir.
Mon peuple aime sa langue; en proscrire l'usage,
Ce serait le réduire au dernier esclavage.
Oui, ce peuple fut fait pour n'être dépendant
Que de la nation dont il est descendant,
Et votre roi serait des rois le plus auguste,
Votre gouvernement promettrait d'être juste,
D'élever l'Acadie au niveau d'Albion,
Je ne changerais pas ma résolution;

Au contraire, en tout temps, je saurai me défendre.

Le père

Ah! si tu crains, Roger, comme je crois l'entendre,
Qu'un despote cruel ou qu'un dur souverain
Écrase ton pays sous un sceptre d'airain,
Mon fils, détrompe-toi; car je dois te l'apprendre:
À mon pressant désir si tu veux condescendre,
C'est toi seul qui pourras gouverner ce pays;
Tel qu'il est en ce jour il te sera soumis.

(Lui présentant un billet.)

Tiens, lis, vois, c'est un ordre émané d'un monarque
Qui te donne aujourd'hui la plus illustre marque
Des sentiments d'honneur qu'il entretient pour toi,
En voulant confier l'Acadie à ta foi.

Roger

Quoi! ce monarque aurait assez peu de prudence
Pour vouloir reposer en moi sa confiance!
Ce roi si sage irait remettre ce pays
Au plus lâche, au plus vil de tous ses favoris!
Il récompenserait la bassesse d'un traître!
D'un peuple plein d'honneur il le ferait le maître!
Mais ne craindrait-il pas que ma perfide main,
Se jouant de tout droit, de tout principe humain,
Et faite, en quelque sorte, à manier le crime,
Ne voulût de nouveau par ce fait magnanime,
S'attirer les faveurs et les présents des rois?
Je ne craindrais alors, les hommes, ni les lois,
Je ne redouterais ni censure, ni peine,

Content, je me rirais de la justice humaine.
Mais non... par un serment j'ai voulu me lier.
Mon père... ah! si l'amour me le fait oublier,
Loin de vouloir encore, au nom de l'Angleterre,
Commander à ma noble et malheureuse terre,
Craignant tous les humains et fuyant mes sujets,
J'irai m'ensevelir dans le fonds des forêts.
Et là je cacherais ma bassesse et ma honte,
Ou plutôt que ferai-je? ah! la mort la plus prompte
Brisera les liens de mon iniquité;
Elle seule mettrait mon âme en liberté.
Mais pourquoi redouter une main paternelle?
Peut-elle me forcer à mourir infidèle,
Infidèle à la France, infidèle à mon roi,
Infidèle à mon cœur, et parjure à ma foi?

Le père

Pourquoi retardes-tu? mon épouse chérie
Voudrait me voir sans doute; elle est seule et s'ennuie...
Faudra-t-il qu'aujourd'hui, je fasse mon malheur?...
Irai-je lui montrer ma peine et ma douleur?...
Pourra-t-elle me voir et soutenir ma vue?
Chère épouse... pourquoi fallait-il l'avoir vue?...
Mais sait-elle déjà ce qui se passe ici?...
Roger... exauce-moi... je demeure transi...
Je me trouble, et je sens tout mon corps qui chancelle.

Roger

Ô Dieu! si vous voulez que je reste fidèle,
Prêtez-moi votre appui quand je combats mon cœur.

Le père

Que dis-tu! cesse donc d'être blasphémateur.
(*Pamphyle entre.*)

Scène IV

Le père, Richard, Pamphyle.

Pamphyle

Une émeute, seigneur, qui vient d'être allumée,
Fait craindre quelque perte au sein de votre armée.

Le père

Mes soldats mutinés!... voilà donc le destin
Qui me poursuit encor par un autre chemin!
Ô vous, coeurs généreux, pleurez ma destinée.
Vous soutenez vous seuls ma vie infortunée.
Je n'ai que vous d'amis, je crois voir l'univers
Ligué pour m'écraser sous le poids des revers.
Pour soulager ma peine, ah! prêtez-moi des larmes,
Des mains de ce Caton faites tomber les armes,
Qu'il dise devant vous: Je ne puis résister,
Je suis vaincu, mon coeur ne saurait rejeter
La demande et les voeux d'un père que j'estime;
Et ce père jamais ne sera ma victime.
Adieu.

(Le père sort.)

Scène V

Richard, Roger, Pamphyle.

Pamphyle

Jusqu'à la fin j'ai retenu ma voix,
Ce père m'attendrit et m'indigne à la fois.
J'ai tremblé, cher Roger, j'ai craint que ta tendresse
Ne te fit faire enfin quelque indigne bassesse.

Roger

J'ai frémi, je l'avoue, et j'ai cru quelque temps,
Pamphyle, que j'allais abjurer mes serments;
J'ai pesé, balancé; le devoir, la nature,
Combattirent longtemps, mais soudain le parjure
S'offrant à mes regards dans toute son horreur,
Effraya mon esprit et raffermi mon cœur.
Que j'attire sur moi la louange ou le blâme,
Jamais la trahison ne souillera mon âme.

Pamphyle

Que j'aime ta constance et tes nobles vertus!

Richard

À tant de cruauté des honneurs sont rendus!
On encense un mortel que les lois de la Grèce

Auraient jeté vivant au fond d'une fournaise;
Qu'en tout temps, qu'en tous lieux, l'on aurait regardé
Comme un monstre d'horreur et d'inhumanité...
Funeste aveuglement.

Pamphyle

Mais d'où vient que cet homme
Que l'on vit autrefois dans le sénat de Rome,
Un poignard à la main, percer de vingt-trois coups
Le grand César son maître, et le maître de tous?
D'où vient que ce Brutus meurtrier de son père,
Est célébré par Rome et par la terre entière?
D'où vient que ses exploits en tous lieux sont chantés,
Qu'on le porte en triomphe au milieu des cités?
Ah! c'est qu'à son devoir il fut toujours fidèle;
C'est que pour son pays, plein d'amour et de zèle,
De tout sacrifier il n'a pas hésité,
Quand il vit qu'on voulait ravir sa liberté.
César voulait régner, c'était une injustice;
Que César, dit Brutus, que mon père périsse,
Et malgré sa clémence il périt en effet:
Tout l'univers admire un si glorieux fait.
Et l'on voudrait qu'un fils, qu'un enfant de la France,
Pour montrer sa tendresse et sa reconnaissance,
À cet homme insensé qui lui donna le jour...

Richard, *en tirant son épée.*

Homme insolent...

(Pamphyle tire aussi son épée.)

Roger, à Pamphyle, en se jetant entre les deux.

Tais-toi: ne me fais point la cour,
Pamphyle, en méprisant un père que j'estime
Même quand il me porte à me charger d'un crime.
Laissons tous ces discours qui ne pourraient servir
Qu'à prolonger ma peine, au lieu de la finir.
Je suis déterminé: ni larmes, ni prière,
Ne pourront ébranler ma constance première.

Richard

Oh! qu'entends-je! est-ce vous qui blasphémez ainsi?
Vos paroles, Roger, m'ont troublé, m'ont saisi.

Roger

Je ne blasphème point.

Richard

Ô fils impitoyable!

Roger

Je suis juste.

Richard

Ô Roger!

Pamphyle

Sois toujours implacable,
Et tes amis, Roger, te prêteront leurs bras;

Pamphyle, sois-en sûr, ne te quittera pas.

Roger

Quand même il le ferait, je resterais fidèle.

Richard

À l'amour filial?

Roger

Non, j'y serai rebelle
Plutôt que de trahir le devoir et l'honneur.

Richard

Que faut-il, dites-moi, pour toucher votre coeur?
Dites.

Roger

Toucher mon coeur! que voulez-vous entendre?
Pour changer mes serments ce qu'il faut entreprendre?

Richard

Oui.

Roger

Rien.

Richard

Qu'entends-je encor! mon ami... mon Roger...

Roger

Cessez, n'espérez point de jamais me changer.

Richard

Roger, à vos genoux faut-il que je m'abaisse?
Oh! non, écoutez-moi: par toute ma tendresse,
Par ces soirs que ma main vous donna si longtemps,
Par votre père enfin, changez de sentiments.

Roger

Mais tout cela s'efface au seul nom de patrie.

Richard

Ah! cher Roger, quel charme aura pour vous la vie?
Lorsque vous vous verrez maudit de vos parents,
Ou lorsque le trépas aura tranché leurs ans.
Oh! laissez, oubliez cette vertu stoïque,
Cet orgueil que l'on vante et qu'on nomme héroïque.

Roger

Vous allez m'irriter.

Richard

Seriez-vous si cruel!...

Roger

Ah! j'ai trop de douceur, et j'offense le ciel.

Richard

Ah! que faut-il donc faire, ô mon aimable élève!
Je me jette à vos pieds et je ne me relève
Que lorsque votre coeur révoquera sa foi.

Roger, en le relevant.

Tous les hommes seraient à genoux devant moi,
L'on ne me ferait point révoquer ma parole.
Le devoir l'a dictée, elle n'est point frivole.

Richard

C'en est donc fait, eh bien! va-t'en, coeur de rocher.
Tu ne peux consentir à te laisser toucher,
Fais ce qu'il te plaira, sois toujours inflexible;
Mais, Roger, je te plains, si ton père sensible
Aux outrages cruels qu'il reçoit de son fils,
Te compte pour jamais avec ses ennemis.
Tu sentiras alors le poids de sa vengeance,
Tu recevras ta juste et digne récompense.

Roger

N'importe, je mourrai, Richard, avec honneur,
Je concentre en cela tous les voeux de mon coeur.
Périssons, s'il le faut, sous les mains paternelles,
Mais à notre devoir soyons toujours fidèles.

Richard

Qui te l'a donc appris, ce barbare devoir?
Homme féroce et dur.

Roger

Vous devez le savoir:

Vous m'avez répété cent fois dans mon enfance:
« En tous lieux, en tout temps, sois fidèle à la France.
« Servir son Dieu, son roi, mourir pour son pays,
« Ne point courber le front devant ses ennemis,
« Honorer ses parents par un amour sincère:
« Voilà tout le devoir. » Oh! qu'il est doux à faire!
Devoir trois fois sacré, sublime et sainte loi,
Tu m'ordonnes, tu veux que je serve mon roi:
C'est là ce que je cherche et que j'ambitionne.
Oui, qu'un autre que moi de palmes se couronne,
Je ne porterai point envie à ses lauriers,
Je ne chercherai pas à fouler ses sentiers,
Au contraire, Richard, je plaindrai sa folie,
S'il ne travaille alors au bien de sa patrie...
Mais je vois à pas lents mon père revenir;
Je ne pourrai donc point me rendre à ses désirs...
Non, j'aime mieux plutôt m'arracher à sa vue
Que de porter la mort à son âme abattue.
Adieu, donc, essayez de calmer sa douleur,
Pour toi, mon noble ami, mon doux consolateur,
Suis-moi, viens avec moi soupirer en silence;
Car, Pamphyle, je crains que ton zèle n'offense
Cet homme malheureux dont j'ai reçu le jour
Et qui conserve encor mon plus ardent amour.

(Le père entre avec Raymond.)

Scène VII

Le père, Roger, Richard, Raymond.

Le père

Reste avec moi, Roger, et qu'enfin ta parole
Bannisse mes chagrins, me charme et me console.
Tu voudrais t'en aller... ô mortelles douleurs!
Quoi! dédaignerais-tu de voir couler mes pleurs?...

Richard

Ah! laissez-le partir, père trop misérable!
Ainsi que vous je pleure et la douleur m'accable:
Rien, rien n'a pu fléchir le coeur de votre fils;
Je suis las d'essuyer les dédains, les mépris.
J'ai fait tous mes efforts; pleurs, prière, menace,
Oui, j'ai tout épuisé; ma bouche enfin se lasse,
Je vois que tout est vain. Votre coeur paternel
Ferait peut-être plus sur cet enfant cruel.
Je le laisse en vos mains et je vous l'abandonne.

Le père

Que tant de cruauté me chagrine et m'étonne!
Infortuné mortel, que vais-je devenir?
Grand Dieu! dois-je espérer un meilleur avenir?
Non, son horrible aspect me glace d'épouvante,

Sur moi je sens peser sa main dure et sanglante,
Ah! viens donc, ô mon fils, viens me donner la mort.
Délivre-moi, Roger, de mon malheureux sort.
Ô mon fils, vois combien de peines tu me causes!
Perce-moi donc le sein... non, cruel, non, tu n'oses...
Mon sang devant tes yeux te ferait-il frémir?...
Détourne tes regards et laisse-moi mourir!...
Tu ne veux pas, Roger. Eh bien! je vais moi-même
Me transpercer le coeur, Roger, ce coeur qui t'aime...
(Le père tire son épée.)

Richard, *saisissant l'épée du père.*

Non, seigneur, gardez-vous d'un sombre désespoir.
Quoi! vous voulez mourir et ne jamais revoir
Vos amis, vos parents, votre épouse si chère
Qui ne pourrait survivre à sa douleur amère!...

Le père

Ah! ce n'est qu'un vain mot que la félicité!
L'homme court vainement vers la prospérité.
Quand il pense l'avoir, sa faveur inconstante
S'envole tout-à-coup, et bientôt sous sa tente
Vient régner des malheurs le cortège fatal.

Richard

Mais violer les lois de l'amour filial,
Roger, est-il bien vrai!

Roger

Que ma peine est cruelle,
Mon père veut mourir ou me rendre infidèle!

Richard

Non, livrez-lui ce fort, il sera satisfait.

Roger

Puis-je le satisfaire aux dépens d'un forfait?

Le père

Non, je ne mourrai point... insolent, tu blasphèmes!
Tu ris de ma demande, et tu dis que tu m'aimes.
Lâche, fais-moi sortir, ou bien retire-toi,
Et tantôt seulement tu viendras devant moi
Me dire si tu veux m'accorder ma demande,
Ou s'il faut, pour l'avoir, que je te le commande.
(Roger sort.)

Scène VII

Le père, Richard, Raymond.

Le père

Je ne puis le dompter, je suis encor défait,
Il préfère toujours l'honneur à l'intérêt.
Coupable fils... il faut que ma main le châtie,

C'est l'unique moyen de conserver ma vie.

Richard

Oui, parlons-lui tantôt pour la dernière fois.

Le père

Ce cap ou le combat, je lui laisse le choix.

Raymond

Oui, seigneur, devant lui faites encore entendre
La prière, la voix du père le plus tendre;
Touchez-le... mais enfin s'il persiste à jamais,
Que votre épée alors serve vos intérêts.
Courbez, si vous pouvez, sa tête trop altière,
Et montrez-lui, seigneur, que vous êtes son père.

Le père

Amis, vers mon épouse, allons, portons nos pas.

Fin du second acte

Chanson

Air: Adieu, charmant pays de France;
Adieu, rivage de la Loire,
Ô doux berceau de mes aïeux.
Je m'en vais mourir pour ta gloire,
France, je te fais mes adieux.
Si loin de toi, chère patrie,
À peine ai-je ceint un laurier,
Et déjà je quitte la vie...
Hélas! trop malheureux guerrier...

Mais je ne suis qu'à mon aurore,
Comment affronter le trépas?
Ma nation n'a pas encore
Connu la valeur de mon bras.
Guerrier, quitteras-tu la terre
Sans y laisser un souvenir?
Non, non, je m'arme pour la guerre,
Pour ma patrie il faut mourir.

Que mes amis près de ma cendre
Laissent échapper un soupir!
Et que mon roi daigne s'y rendre;
Je succombe pour le servir.
Enfin, puisque c'est pour la gloire
Que j'ai voulu vivre et mourir,
Ah! que mon nom, que ma mémoire
Traverse aux siècles à venir.

Acte troisième

Scène I

Le père, Richard, Roger.

Roger

Mon père, je reviens me jeter en vos bras,
Souffrez que j'ose encor chercher votre présence.
Si votre main jadis prit soin de mon enfance,
Si vous avez pour moi supporté les travaux,
Recherché la fatigue et bravé tous les maux,
Enfin si votre coeur me chérissait naguère,
Un instant, je vous prie, écoutez ma prière,
Écoutez mes serments, mon malheur et mes vœux.
Ah! c'est vous qui devez plutôt me rendre heureux;
Vos chagrins renaissants empoisonnent ma vie.
Oh! si tantôt déjà vous quittez l'Acadie,
Rendez-moi votre amour; mes jours seront sereins.
Mais si votre bonheur était entre mes mains,
Ô mon père! ah! combien je goûterais de joie!
Que je serais heureux d'en embellir la voie,
Que vos pas chancelants vont bientôt parcourir.
Si mes serments sont faux, puissé-je ici mourir!
Oui, si mes faibles mains, si ma faible puissance
Pouvaient remplir les vœux de ma reconnaissance,
Je serais satisfait... et vous que j'aime aussi,
Mon ancien précepteur! ah! que ne puis-je ici
Vous offrir un tribut digne de ma tendresse
Et verser sur vos jours le bonheur et l'ivresse!

Le père

Ah! pourquoi fallait-il te rendre devant nous?
Ta présence, Roger, a calmé mon courroux.
Oui, tu seras toujours l'objet de ma tendresse!
Mon courroux est fini; tu me rends l'allégresse;
J'ai peine à concevoir un dévouement si beau.
Un jour ta mère, assise auprès de ton berceau,
Après t'avoir donné deux baisers pleins de flamme,
Se sentant tout-à-coup émue au fond de l'âme:
« Cher époux, me dit-elle, un jour ce tendre enfant
« Sera notre soutien, notre soulagement;
« C'est l'honneur et l'espoir de nos vieilles années. »
Elle augurait ainsi tes belles destinées;
Et moi qui partageais son espoir et ses feux,
Je croyais entrevoir un avenir heureux.
Où j'étais fier de toi, toi que dans mon ivresse
Je croyais retrouver aux jours de ma vieillesse,
Ô ma gloire! ô mon fils!

Richard

J'admire vos vertus,
Mais pour moi vos désirs sont vains et superflus.
Pourquoi me souhaiter un destin plus prospère?
Roger, contentez-vous d'exaucer votre père.
Je suis son serviteur, je l'escorte en tous lieux:
S'il est heureux partout, partout je suis heureux;
Son destin fait le mien; si le malheur l'accable,
Avec lui, cher Roger, je serai misérable.

Le père

Mais nous serons heureux puisque Roger attend
Le moment fortuné d'être reconnaissant.

Roger

Oui, je l'attends du ciel.

Richard

Mais quoique ce puisse être,
Vous ferez tout pour lui?

Roger

Tout, si j'en suis le maître.

Le père

Ah! cruel, je le vois, tu vas recommencer;
Tu fais semblant d'abord de vouloir m'exaucer,
Tu te montres soumis; c'est pour mieux me surprendre.
Quoi! tu n'es revenu que pour me faire entendre
Ces mêmes sentiments, cette appréhension,
Ces crimes de bassesse, ou bien de trahison!
Ces forfaits prétendus que ton grand coeur abhorre!
Tous ces mots, j'en suis sûr, vont résonner encore.
C'est ta seule équité, ce sont tes seuls appuis.
À tes caprices vains, tu m'immoles, mon fils.

Roger

Oh! si vous connaissiez le fond de mon coeur...

Le père

Cesse,

Tu vas me répéter tes vœux et ta tendresse,
Je suis las de t'entendre, il faut enfin finir;
Richard, retirez-vous, je vais l'entretenir;
Je vais lui parler seul, et s'il persiste encore...
Alors... vous connaissez...

(Richard se retire.)

Scène II

Le père, Roger.

Le père

Ô Roger, je t'implore,
Épargne-moi l'horreur de combattre mon fils.

Roger

Mon père, mes tourments ne sont donc pas finis?
Si je perds mon honneur vous en serez la cause!

Le père

Je veux tout obtenir, et je ne me repose
Que lorsque j'aurai vu couronner mes combats.

Roger

À vos premiers projets vous ne renoncez pas!
Ô mon père! s'il faut que je vous sacrifie
Un bien qui m'est plus cher que celui de la vie...
Je n'en ai pas le droit.

Le père

Mais quel est donc ce bien?

Roger

C'est mon devoir.

Le père

Quoi donc! pour toi je ne suis rien!

Roger

Oui, vous êtes pour moi tout après ma patrie.

Le père

Ce que je te demande, est-ce une perfidie?

Roger

J'enfreindraï les serments que j'ai faits à mon roi;
Auprès de mon pays je trahirais ma foi.

Le père

Qu'en résulterait-il? une légère offense.

Roger

La fureur, des remords, la peur de la vengeance,
Le cri de mon honneur, le désespoir enfin.

Le père

Non, livre-moi ce fort, livre-moi ce terrain,
C'est tout ce que je veux.

Roger

Ô désir trop funeste!
Vous allez me ravir tout l'espoir qui me reste.

Le père

Roger, perdre ce Cap, est-ce un si grand malheur?

Roger

Vous le livrer serait vous livrer mon honneur.
Ce sol n'est pas à moi, mais il est à la France;
Louis en est le maître, et j'en ai la défense.

Le père

L'honneur! c'est un vain nom que la langue des rois
Se plaît à répéter pour soutenir leurs droits
Contre ceux qu'établit l'auteur de la nature;
Ô vertu filiale, et si noble et si pure!

Roger

Mon père, écoutez-moi: le temps est précieux,
Je veux vous dire encor mes raisons et mes voeux.
S'il est vrai qu'aujourd'hui votre coeur me chérisse,
De moi n'exigez pas un si grand sacrifice.
Pour défendre ce sol contre des étrangers,
L'on a vu les Français affronter les dangers,
Ni les fers, ni la mort n'ébranlaient leur courage.
S'ils voyaient l'ennemi débarquer au rivage,
Ils s'armaient tout-à-coup, et ces preux combattant
Sur le champ de bataille allaient mourir contents;
Heureux de conserver aux dépens de leur vie
Un pays qu'ils aimaient comme une autre patrie.
Et moi j'irais, mon père, abjurant la pudeur,
Et de ces fils de Mars indigne successeur,
Sans respect pour mon nom, j'irais ternir la gloire
Attachée à ce Cap par plus d'une victoire?...
Tout ici parle d'eux: je regarde ce fort,
Ces remparts, ces maisons, ces murailles, ce port
Où pour votre malheur vos vaisseaux abordèrent,
Ces vastes bâtiments, ces champs qu'ils défrichèrent:
Mon père, ce sont là les fruits de leurs labeurs.
Pourrais-je, dites-moi, mépriser leurs sueurs
Au point de les offrir moi-même à l'Angleterre?
Puis-je dire aux Anglais : Occupez cette terre,
C'est moi qui la gouverne, et je puis volontiers
Moi-même en enrichir des peuples étrangers!
Que diriez-vous, héros de la Nouvelle France?
Ah! vos mânes sanglants demanderaient vengeance!
Tu frémirais de rage, honneur de St. Malo,

Cartier, toi qui jadis arboras ton drapeau,
Le vieux drapeau français, sur cette vaste plage,
Après avoir bravé les autans et l'orage.
La Roche, au haut du ciel, en voyant ce forfait,
Tu gémirais aussi, ton coeur s'attristerait,
Toi pour qui notre sol offrait de si grands charmes
Qu'à son seul souvenir tu répandais des larmes!
Et toi surtout, Champlain, dont les soins paternels
Naguère protégeaient nos murs et nos autels!
Pour défendre Québec ton bras prenait la flamme,
Et le courage alors bouillonnait dans ton âme;
Et s'il fallut enfin succomber sous les coups,
Tu cherchas pour ta ville un destin noble et doux.
L'on ne t'attira point par quelque vile amorce,
Jamais tu n'as cédé que vaincu par la force.
Héros de mon pays, je veux suivre vos pas,
Ce Cap, rien ne pourra l'enlever à mon bras.
Qu'on le prenne de force; alors ma conscience,
Loin de me reprocher mon défaut de vaillance,
Lorsque je gémirai sur mon propre malheur,
Me rendra témoignage en calmant ma douleur.
(Richard entre.)

Scène III

Le père, Richard, Roger.

Roger

Je n'y puis plus tenir.

Richard

Il est donc inflexible!

Ô changement fatal!

Le père

S'il n'était qu'insensible,
J'espérerais encor le vaincre et le changer,
Mais il est insolent, il se rit du danger.

Richard, à Roger.

Pouvez-vous aussi loin pousser la barbarie?
Rien ne peut faire effet sur votre âme endurcie!
Devant nous vous bravez le hasard des combats:
Un père, dites-vous, ne me combattra pas.
Oui, mais si vous voyiez sa colère enflammée,
Si devant vos remparts conduisant son armée,
Il menaçait vos jours, en voyant son courroux,
Je vous venais, Roger, tomber à ses genoux.

Roger

Si je ne pouvais faire aucune résistance,
J'oserais de mon père implorer la clémence
Mais tant que je pourrais conserver quelque espoir,
Obéissant, Richard, à la voix du devoir,
Je tiendrais mon épée et combattrais sans craindre.

Le père

Tu te moques de moi, je saurai te contraindre

À me livrer ce fort, puisque tu ne veux pas.
J'ai là sur mes vaisseaux plus de mille soldats
Qui se sont aguerris au milieu des batailles,
Et qui vont dans ton fort semer les funérailles.
Ils n'ont pas entendu tes fureurs contre moi,
Rends-en grâce au ciel pour ton fort et pour toi.
Car ils auraient saisi leurs armes vengeresses,
Et leurs bras valeureux vous eussent mis en pièces.
Et maintenant encor je n'aurais qu'un clin-d'oeil
À faire, et parmi vous ils sèmeraient le deuil.
Ils sont ici tout près; tremble que ma colère
Ne les lance sur toi.

Roger

Sur moi seul, ô mon père?
Non, j'ai des compagnons que m'a donnés Louis:
Ce sont de vieux soldats qui valent un bon prix.
Nos deux chefs Iroquois défendront l'Acadie,
Et nous combattons tous pour l'honneur et la vie.
Je ne sais, il est vrai, vaincre un père, un parent,
Mais je saurai mourir pour garder mon serment.
(Pamphyle arrive.)

Scène IV

Le père, Richard, Roger, Pamphyle.

Roger

Pamphyle, à mon secours! je suis à la torture;
On arme contre moi les droits de la nature,
Seul ici je soutiens les plus rudes combats.

Pamphyle

Mais, par bonheur, Roger, tu n'y succombes pas.

Roger

Le penser du devoir est trop fort sur mon âme.

Pamphyle

Et je sais que ton coeur n'est pas un coeur de femme.

Richard

Non, c'est un coeur de bronze, et loin de l'amollir,
Lâche et cruel ami, vous voulez l'endurcir.

Le père

(On lui apporte une lettre qu'il lit à voix modérée.)

« Vos compagnons au port en hâte vous attendent,
« Les vaisseaux sont tout prêts et les voiles s'étendent,
« Le vent est favorable, et les marins, seigneur,
« Murmurent en secret contre votre lenteur. »
Mes soldats sont lassés de m'attendre au rivage;
Il faut prendre un parti, choisissons le plus sage.
Irai-je en ce moment m'embarquer sur la mer?
Ou bien dois-je combattre un fils qui m'est si cher?

Juste ciel!... je serais trop sûr de la victoire;
Pour moi ce dur triomphe aurait trop peu de gloire.
Vainquons par la raison, et qu'un dernier effort
En subjuguant mon fils me conquière ce fort.
Mais j'ai tout employé, que pourrai-je entreprendre?
Hélas! mon fils Roger ne voudra plus m'entendre.
Tout est fini pour moi; mon honneur et mon bien,
Rang, plaisir et bonheur, je ne possède rien;
Je vois devant mes yeux la dernière indigence.
Quoi! tu vas donc, mon fils, souffrir en ta présence
Un père périssant sous le poids des malheurs,
Plongé dans la misère et noyé dans les pleurs?
Quoi! tu vas voir mourir à ta porte ton père,
Sans songer à lui tendre une main salutaire?
Enfant dénaturé, ton coeur est-il si dur?
Car enfin, tu le sais, le malheur le plus sûr,
Peut-être le trépas sera tout mon partage...
Oui, mais ce qui devrait te toucher davantage,
Songe que ton refus produira des effets
Qui te feront, mon fils, lamenter à jamais.
Car sous ces maux cruels enfin si je succombe,
Mon épouse, elle aussi, descendra dans la tombe.
Tu pourras t'honorer de ce double trépas.
Mais seras-tu tranquille? Ah! ne craindras-tu pas
Qu'après ta cruauté mon ombre encor sanglante
Ne porte dans ton coeur l'horreur et l'épouvante?
Dans ton sein criminel tu porteras l'enfer;
Tu seras furieux d'avoir plongé le fer
Dans les flancs de celui dont tu reçus la vie...
Mais ton âme, ô Roger, n'est pas même attendrie.
Que faut-il que je fasse? ô puissance des cieux,

Ayez au moins pitié d'un père malheureux!
Dites-moi que tenter, après que mes prières
N'ont fait que l'endurcir dans ses erreurs premières?
Ce fils... mais non, mon Dieu! non, il n'est pas cruel,
Il va sécher mes pleurs; et mon coeur paternel,
Tout-à-l'heure en quittant cet enfant que j'adore,
Tout tremblant de plaisir, va le bénir encore.
N'est-il pas vrai, Roger?... ah! tu ne réponds rien;
Eh bien, pour te fléchir je n'ai plus qu'un moyen,
C'est le dernier effort que peut tenter un père.
La nature et l'orgueil défendent de le faire,
Mais l'amour, ô mon fils, le préfère au courroux;
Regarde, vois ton père embrasser tes genoux.

(Il se jette à genoux: Roger le relève.)

Ah! laisse-moi, plutôt que d'exciter mes armes,
J'aime mieux à tes pieds t'arroser de mes larmes,
Que de faire mourir par le fer meurtrier
Un enfant que mon coeur ne saurait oublier.
Encore un mot, Roger, accorde ma demande,
La tendresse le veut, et moi, je le commande.

Roger

Mon devoir ne veut pas.

Le père

Je ne puis résister,
Ton inflexible coeur commence à m'irriter:
Fils indigne de moi, va, va, bientôt ton père
Sur toi fera tomber sa trop juste colère.
Bientôt tu sentiras son terrible courroux;

Tu viendras à ton tour ramper à ses genoux;
Tu vas courber ton front, ce front si plein d'audace.
Ne t'attends pas, Roger, que je te ferai grâce;
Tu périras, oui, oui, c'en est fait de tes jours,
Moi-même de ma main j'en veux trancher le cours;
Tu mourras, tu le veux, ta cruauté l'exige,
Je verserai ton sang... mais ô ciel!... quoi! que dis-je?
Moi, j'irais m'élancer pour égorger mon fils,
Je serais insensible à ses pleurs, à ces cris!...
Oh! non, jamais, jamais.

Roger

Mon père, que je meurs,
Que votre main me perce à cette dernière heure;
Je préfère mourir que de vivre maudit
D'un père infortuné que mon âme chérit.
Ô Louis, ô Français, reprenez votre terre,
Je braverai pour vous les dangers de la guerre,
Mais porter l'étendard contre un père!... ô destin!...
Pourtant, c'est mon devoir, il faut le faire enfin.
Oui, je le dois, mon père, et je vous le répète:
Devant tous vos guerriers sans craindre une défaite,
Sans aller aussitôt me jeter à vos pieds
Pour livrer les drapeaux que l'on m'a confiés,
Je prendrai cette main pour essuyer mes larmes,
De l'autre, contre vous, je porterai mes armes.

Le père

Roger, tu le veux donc; qu'on s'apprête, soldats,
Je vous commanderai, venez, suivez mes pas

Venez, nobles guerriers, vous tous que la victoire
Dans les plaines de Mars a couronnés de gloire,
Venez, préparez-vous à combattre mon fils.
Vous qui faites encor trembler vos ennemis,
Je suis déterminé; Roger, fils ingrat, tremble;
Sur le champ de bataille allons combattre ensemble.
Allons tous deux, Richard, préparer nos soldats.
(Le père et Richard sortent.)

Scène V

Roger, Pamphyle.

Roger

Pamphyle, vers Raymond, va, dirige tes pas.
Vite, emmène avec lui nos deux guerriers sauvages:
Tu sais que leurs conseils m'ont toujours paru sages.
Je veux les consulter; mais reviens avec eux.
Vite, point de retard.
(Pamphyle sort.)

Scène VI

Roger, seul.

Que je suis malheureux!
Demain je serai mort!... jouet de l'infortune!

Ma vie en ce moment me charge, m'importune!
Oui, je mourrai, mon coeur ne me reproche rien;
J'ai toujours été juste, et c'est là mon soutien.
Dans tous mes procédés je n'ai rien que j'abhorre,
Et tout ce que j'ai fait je le ferais encore.
Allons donc, ô Roger, faisons face au malheur.
(*Pamphyle rentre avec Raymond et les deux Sauvages.*)

Scène VII

Roger, Pamphyle, Raymond, Garakonthié, Wampum.

Roger

Vous savez, chers amis, mon trouble et ma douleur;
Je pars, je vais mourir pour mon roi, pour la France,
Hélas! et je combats l'auteur de ma naissance.
Mais j'implore pourtant le secours de vos bras,
Je combats pour mon roi, ne me refusez pas.
Seul je serais trop faible et l'Acadie entière
Passerait au pouvoir d'une main étrangère.
Pourriez-vous le souffrir?

Garakonthié

Le grand Ononthio

Le premier sur ces bords a planté son drapeau,
Corlar n'est point venu: que Corlar se rappelle
Qu'en tout temps l'Iroquois ne fut point infidèle.
Qu'il apprenne aujourd'hui que notre nation

N'aime point qu'on insulte à sa gloire, à son nom.
Les nations pour nous n'ont point forgé de chaînes.
Pour nous anéantir leurs puissances sont vaines;
Les flèches du combat reposent dans la paix,
Mais pour les aiguïser nos marteaux sont tout prêts.

Wampun

Je n'aime point Corlar: déjà dans ma cabane
Il a porté la mort. J'enlèverai son crâne.
Je ne souffrirai point qu'on dise à mes enfants:
Votre père fuyait devant des combattants.
À mon bras de guerrier pendra sa chevelure;
Et je boirai son sang pour venger mon injure.

Pamphyle

Roger, je veux aussi verser mon sang pour toi,
T'aider à conserver ce pays à ton roi.
Raymond, ce commandant et si noble et si brave,
Ne voudra pas non plus plier comme un esclave.

Raymond

Moi, je ne combats point.

Roger

Qu'entends-je!

Raymond

Non, Roger.
Vous n'êtes qu'un ingrat; l'on peut bien vous juger:

Votre cause est injuste, et jamais la victoire
Sur un fils si cruel ne portera sa gloire.

Roger

On dirait que d'accord avec mes ennemis,
Le ciel veut me forcer à trahir mon pays,
Mais il n'en sera rien.

Garakonthié, à Raymond.

Ô chef lâche et perfide,
Oui, le soleil a vu ta bravoure intrépide,
Mais ton honneur déjà commence à se flétrir,
Et les hommes diront aux siècles à venir:
Raymond devant Corlar a prosterné sa tête.

Raymond

Marchez donc au combat, marchez, l'armée est prête.
Commande-la, Roger, elle va t'obéir,
Et pour toi dans la plaine elle saura mourir.
Pour moi, je ne veux point périr au sein du crime.
Si d'un malheureux sort tu veux être victime,
Marche, tu trouveras de quoi combler tes vœux,
Et dans une heure au moins tu joindras tes aïeux,
Mais tu combattras seul.

Wampun

Que ton sabre de guerre
Rouille dans son fourreau, cache-le dans la terre.
Reste seul dans ce lieu, tandis que nos poignards

Vont aller se plonger dans le flanc des Corlars.
Insensé, si du moins nous joignons nos ancêtres,
Nos bras, et nos poignards n'auront pas été traîtres.
L'âme de mon aïeul sera fière de moi,
L'âme d'Ononthio devra rougir de toi.

Roger

Raymond, tu ne veux point commander mon armée?

Raymond

Comme toi, par l'honneur, mon âme est enflammée,
Mais l'honneur ne peut être où n'est pas la vertu.

Roger

Eh bien! gagne ton prix puisque tu t'es vendu.
Pour vous qui haïssez la fraude et l'injustice,
Nobles amis, s'il faut que ce pays périsse,
S'il faut être vaincus, que ce sol avant tout,
Soit teint de notre sang.

Wampun

Je sens déjà qu'il boût.
Mon arc est tout bandé, mes flèches meurtrières
Iront percer le coeur des Corlars téméraires.

Garakonhié

Que Corlar soit puni, qu'il meure sur ces bords,
Que cette nuit son âme aille joindre les morts.
Mais allons aussitôt tandis que les ténèbres

Ne couvrent point le Cap de leurs voiles funèbres,
Partons, allons, guerriers, les surprendre en chemin.

Roger

Oui, marchons sans tarder, c'est aussi mon dessein.
Pamphyle, reste ici, si je meurs pour la gloire,
Et que mes compagnons remportent la victoire,
Tu pourras gouverner en ma place le fort.
Pour vous, nobles amis, qui partagez mon sort,
Si vos bras excités par votre ardeur guerrière
Dirigeaient par malheur vos flèches sur mon père,
Pensez à moi, songez que je suis son enfant,
Et conservez ses jours... mon coeur le chérit tant...
Pauvre père, je l'aime et pour tant de tendresse...
Mais partons donc enfin, car le danger nous presse.
Laissons ici Raymond puisqu'il ne combat pas.
(Roger sort avec les deux Sauvages.)

Scène VIII

Pamphyle, Raymond.

Raymond

Voilà de son orgueil les tristes résultats:
Pauvre Roger, il faut aujourd'hui qu'il périsse,
Mais il l'a bien voulu: son malheureux caprice
L'a conduit pas à pas jusques à provoquer
Un père généreux qui n'osait l'attaquer.

Pamphyle

Roger n'a toujours fait que ce qu'il devait faire.
Puisqu'il le faut, qu'il meure en combattant son père.
Ce père n'est qu'un traître, et son fils vertueux,
Vaincu, n'oserait pas sur lui lever les yeux.
Grâce au ciel, s'il n'a point l'honneur de la victoire,
Son souvenir au moins ne sera pas sans gloire,
Et je mettrai sans peine au rang de mes amis
Celui qui sera mort en servant son pays.

Raymond

Combattre un père! est-il un crime plus atroce?
Le plus méchant mortel, l'humain le plus féroce,
Et ces hommes de sang qui peuplent ces forêts,
Les a-t-on vus combattre un père? non jamais.
Roger du monde entier va s'attirer la haine;
Et ce fait, selon vous, est au rang des exploits!

Pamphyle

Inutiles discours! on vous l'a dit cent fois:
Il hait la trahison, c'est son devoir qu'il aime.
Le devoir sur son coeur tient un pouvoir suprême;
Son père en vain voudrait en arrêter le cours;
Roger fut toujours ferme, et le sera toujours.
Après de son devoir tout n'est rien à sa vue.
Sans doute au cri du sang son âme s'est émue,
Mais ce cri n'a rien pu sur un plus saint devoir.

Raymond

Ah! le sabre à son tour saura bien l'émouvoir.
Attendons, je suis sûr que les forces guerrières
Aux portes de la place ont déjà leurs bannières,
Un instant suffira pour s'emparer du fort,
Et Roger tout-à-l'heure aura connu son sort.

Pamphyle

Oui, Raymond, lorsqu'ici notre esprit se rappelle
Combien Roger est ferme, et loyal et fidèle,
Lorsque dans ce séjour nous nous entretenons,
Sans doute les deux chefs poussent leurs bataillons;
Peut-être que Roger, malgré tout son courage,
Hélas! est déjà mort étendu sur la plage...
Ô mon aimable ami!... Roger, déjà tu meurs!
Je te perds! ah comment ne pas verser des pleurs?
Mais quoi! j'entends ces mots! je meurs pour ma patrie!
Oh! qu'il sera pleuré de ceux qui l'ont connu!
Mais peut-être qu'aussi, connaissant sa vertu,
Le puissant Jéhovah de son bras formidable
Lui prête en ce moment un secours favorable.
Puisses-tu revenir, Roger, victorieux,
Toujours ferme, loyal, fidèle, vertueux.
C'est là tout mon désir, héros de l'Acadie,
Te sauver du trépas, c'est conserver ma vie.
Doux ami, noble coeur, ton exemple frappant
Fera toujours sur moi l'effet le plus puissant.

(Deux soldats amènent Roger blessé, qui entre tout-à-coup tenant une épée teinte de sang.)

Scène IX

Raymond, Roger, Pamphyle.

Roger

Ô malheur! ô malheur! ô succès lamentable,
Mon père va périr! mon armée indomptable
Soudain s'est élancée au sein des ennemis.
La terreur et la mort remplissent le pays.
La moitié des Anglais déjà sont en déroute,
Mais mon père est resté; c'est pour mourir sans doute.
Je me suis écrié: Soldats, vaillants soldats,
Ne soyez pas vaincus, mais ne massacrez pas.
Vainement, emportés par le feu du courage,
Ils voulaient immoler les Anglais à leur rage,
Rien n'a pu retenir leur terrible valeur.
Les ennemis sont morts, et moi je suis vainqueur.
Vainqueur! est-il possible! oui, vainqueur de mon père!
Ah! grand Dieu! je l'ai vu tout couvert de poussière
Ou peut-être percé de quelque coup mortel!
J'ai voulu le sauver; on me retient!... ô ciel!
Que puis-je attendre ici? comment rester tranquille!
Quelle perplexité! victoire trop facile!
(*Garakonthié et Wampun amènent le père et Richard enchaînés.*)

Scène X

Le père, Roger, Richard, Raymond, Pamphyle, Garakonthié, Wampun.

Roger

Que vois-je! quoi! mon père! on l'amène enchaîné,
Il pleure, il se désole! ô jour infortuné!
Dois-je en croire mes yeux! est-ce bien vous, mon père?
Ô douleur, oui, c'est lui! Que voulez-vous faire?
Ôtez-leur ces liens, et laissez-les, soldats,
Si mon père est vaincu, ne le maltraitez pas.

Le père

Roger, je suis vaincu, je suis en ta puissance;
Mais dois-je en cet état implorer ta clémence?
Non, fais-moi massacrer, jette-moi dans les fers,
Car je mourrai toujours après de tels revers.
Vicissitude étrange! à des jours d'allégresse
Vont déjà succéder la honte et la détresse.

Roger

Moi vous faire souffrir! ô Roger inhumain!
Vas-tu sur l'infortune appesantir ta main?
Ah! je suis trop heureux de pouvoir sans bassesse
Accorder un pardon que dicte la tendresse,
Qu'implore le malheur, que la vertu prescrit.
Qu'un tel devoir, mon père, est doux à mon esprit,
Mon coeur veut et je sens que mon honneur l'approuve.

Le père

Roger, connais-tu bien l'état où je me trouve?
Sans biens et sans amis, je suis désespéré,
Sous le poids de mes maux je me sens atterré.
Albion qui vers toi m'a vu partir naguère
Ne porte plus sur moi que des yeux de colère,
Et la France autrefois l'objet de mon amour,
Regrette maintenant de m'avoir mis au jour.
Car il faut l'avouer, je fus traître envers elle;
J'ai voulu la trahir, quand tu lui fus fidèle.
Où puis-je me cacher? dans quel sombre pays
Dois-je porter ma honte, et mes bras asservis?
Mais ce n'est pas encor mon sort que je redoute,
Mon épouse chérie... elle en mourra sans doute.
Où pourra-t-elle aller?

Roger

Restez tous avec moi,
Restez, j'aurai pour vous cette faveur du roi;
Je vous ferai couler des moments pleins de charme,
Ô mon père, à vos pieds je dépose mes armes.
Et ce bras qui tantôt domptait vos vétérans,
Ne saura désormais que soigner vos vieux ans.
Et vous aussi, Richard, vous que j'estime encore,
Consolez un ami que notre coeur adore;
Aidez-moi, puissions-nous tous deux sécher ses pleurs.
Toi, Raymond, tu voulus aggraver mes malheurs...
Mais tu fus entraîné par amour pour mon père,
Je te pardonne aussi, ne crains point ma colère;
Oublions le passé, vivons encore en paix.

Pour toi, mon noble ami, je n'oublierai jamais
Tes préceptes d'honneur, de vertu, de courage;
Je t'en rendrai, Pamphyle, un éternel hommage.
Ces mortels... tu les vois à nos ordres soumis,
Loin de les opprimer traitons-les en amis;
Vivons heureux ensemble, et surtout que mon père
Trouve ici du bonheur l'asile salutaire.

Fin du dernier acte.

Cet ouvrage est le 184^{ème} publié
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
n'est subventionné par aucun gouvernement
et est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.